

AUTONOMIE. — SOLIDARITÉ. — JUSTICE.

Notre ennemi, c'est notre maître. (LA FONTAINE).

LA LIBERTÉ

Belgique :

Un an fr. 1.50
Six mois » 0.75
Trois mois » 0.40

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

paraissant tous les quinze jours.

Extérieur :

Un an fr. 3.00
Six mois » 1.50
Trois mois » 0.75

Tout est véritablement commun entre amis.
PROVERBE GREC.

NI DIEU NI MAÎTRE

Assez de gouvernements ! Place au peuple, à l'anarchie !
KROPOTKINE.

La substitution, dans les rapports humains, du libre contrat, perpétuellement révisable et résoluble, à la tutelle administrative et légale, à la discipline imposée, tel est notre idéal.

DÉCLARATION DES ANARCHISTES
AU PROCÈS DE LYON.

Lorsque l'excès de la souffrance vous inspire la résolution de recouvrer les droits dont vos oppresseurs vous ont dépouillés, ils vous accusent de troubler l'ordre, ils vous traitent de rebelles. Rebelles à qui ? — Les rebelles, ce sont ceux qui se créent à nos dépens des privilèges iniques, qui, de ruse ou de force, parviennent à nous soumettre à leur domination ; et quand le peuple brise cette domination, il ne trouble pas l'ordre, il le rétablit. F. LAMENNAIS.

La plus grande partie des frais de l'établissement social est destinée à défendre le riche contre le pauvre. SISMONDI.

Qu'importe que je contribue à faire les lois, si elles m'enlèvent ma liberté ! H. SPENCER.

Voter, c'est s'avilir.

E. RECLUS.

ADMINISTRATION : 41, Rue de la Montagne, 41, VERVIERS

L'ORGANISATION OUVRIÈRE

Dans son numéro 8, il y a 3 mois, *la Liberté* disait : « Actuellement, le parti ouvrier est arrivé à l'apogée de sa puissance. Il est condamné d'avance à la stérilité et comme une force ne peut se conserver intacte que par le mouvement et la fécondation, le parti ouvrier se désagrègera, se divisera... on a recours, pour conserver une apparence de vie, à une union factice entre propagandistes qui se méprisent et se détestent ; il suffirait d'une étincelle pour allumer toutes les rancunes et les ambitions inavouées et inavouables. »

Certes, nous savions, connaissant les hommes à la tête du dit parti, que ce que nous annoncions arriverait, mais nous ne songions pas que cela se produirait si vite.

Nous disions aussi alors qu'une analogie frappante existait entre le parti ouvrier belge et celui de France ; à nos lecteurs d'en juger.

Après avoir groupé les travailleurs français sous prétexte de revendiquer leurs droits, quelques ambitieux, anciens révolutionnaires convertis ou jeunes vaniteux sans talent, trouvèrent que les parts du gâteau allaient être trop petites s'il fallait contenter tous les chefs.

Une brouille — dont furent victimes ceux qui passaient alors pour les plus avancés — se déclara ; un congrès fut organisé — à St-Etienne — dans le but de provoquer un vote de confiance des groupes envers le comité national ; celui-ci tria les délégués, et finalement, le succès resta aux plus réactionnaires ; un succès sur commande. Il ne fut pas de longue durée, car les travailleurs tirèrent un grand enseignement de toutes les querelles de leurs chefs et actuellement, si le parti ouvrier français n'existe plus — même de nom, — tous ceux qui s'étaient laissés duper, tous les sincères se sont groupés, sans chefs, sans comités, et lorsque viendra le moment de se lever, la bourgeoisie disparaîtra.

N'est-ce pas, point par point, l'histoire — passée, présente et future — du parti ouvrier belge que nous venons de raconter.

Le parti ouvrier belge est mort, et bien mort ; nous ne nous en plaindrons pas.

Place nette est faite aux travailleurs, il faut qu'ils profitent de la situation pour rejeter loin d'eux les lâches fanfarons qui ont été trop bêtes pour profiter jusqu'au pinacle de la naïveté populaire.

Les uns, mannequins dont les autres tiraient les ficelles, se sont cassés en tombant dans la poussière. N'en parlons plus.

Les autres, prêts à toutes les palinodies et à toutes les cabrioles pourvu qu'ils en vivent grassement ;... m'a foi, ils se feront progressistes

quand le Peuple aura vidé la place, ils trouveront toujours bien des dupes à faire et... nous les retrouverons.

Place au vrai peuple, place aux véritables socialistes révolutionnaires, place à ceux qui voient dans la propagande autre chose que des lauriers à récolter et des bonnes places à prendre.

Mais que le peuple y prenne garde ! Toutes les déceptions ne se sont pas encore abattues sur lui, et il a encore plus d'une statue à démolir. Nous l'y aiderons.

Que les travailleurs pensent bien à la besogne à accomplir, qu'ils méditent bien tout le programme de lutte que nous allons leur indiquer.

Ils se trouvent en face d'un ennemi : la bourgeoisie, depuis le roi, l'évêque et le procureur jusqu'au rentier qui place son argent sur la sueur et le sang ouvriers — c'est le meilleur placement.

Peut-on discuter avec cette clique prête à tous les crimes pour conserver intact son prestige. Certainement non ! Ce serait de la naïveté que croire que les réformes qu'on pourra arracher à la bourgeoisie pourront servir à notre affranchissement.

Elle ne lâchera jamais que ce qu'elle sait anodin, sans valeur aucune. Elle donnera, en Belgique, le suffrage universel parce qu'elle voit que dans les pays où il est établi, il ne sert qu'à étayer son triomphe. Elle lâchera même, s'il le faut, des caisses de retraite, des conseils de conciliation, des centaines de mille francs pour les coopérations ouvrières, pourvu que son bon et fidèle peuple continue à travailler, à souffrir et à mourir pour elle.

Que les travailleurs se convainquent donc qu'ils n'ont qu'un moyen d'être heureux : se révolter. Se révolter sans cesse, individuellement, par groupes, tout un pays s'ils le peuvent, mais ayant le soin de ne jamais se retourner derrière eux pour voir s'ils sont suivis. S'ils le font, leur ennemi peut profiter de ce moment pour les vaincre.

Qu'ils marchent donc de l'avant, toujours, partout, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule injustice, plus une seule iniquité.

Surtout, qu'ils ne s'arrêtent pas en chemin, qu'ils ne transigent point avec leurs principes révolutionnaires.

Il y aura des victimes — il y en a déjà eu dans tous les pays — car la bourgeoisie sera impitoyable. Qu'importe, ceux-là qui mourront sous le fer du bourreau, ou dans les cachots seront-ils plus victimes que vous ne l'êtes chaque jour, vous tous ouvriers de tous les métiers. Non, n'est-ce pas, et plus notre sang plébéen coulera, plus la vengeance des opprimés sera terrible pour leurs oppresseurs.

Les ouvriers ne doivent pas avoir de chefs, aucun. L'homme, si bon soit-il, que le peuple flatte, est à la veille de se croire supérieur au peuple et demain il sera ambitieux, autoritaire et prêt à tout pour maintenir sa supériorité.

Une preuve en est dans la félonie des membres du conseil général du parti ouvrier ; prenons garde que d'autres nous trahissent encore, et pour cela, n'ayons point de chefs.

Ce sont des principes qui doivent nous guider, non des personnalités.

N'ayons plus de place au cœur pour l'admiration, pour l'idolâtrie, car ce serait la ruine de nos espérances les plus chères, et nous pouvons d'autant mieux en partie que nous avons précédé aux travailleurs, trois mois à l'avance, ce qui est arrivé.

Notre seul guide doit être la haine ; lorsque nous serons délivrés, ce sera la liberté qui nous conduira.

LE CONGRÈS DE CHARLEROI

Dampremy, 12 avril.

Le Conseil fédéral sort vainqueur de la lutte, mais à quel prix ? Il paye la victoire avec des intrigues de toutes sortes, en violant la liberté de ses adversaires, en dénaturant les votes, en surprenant la naïve bonne foi de tous. Ceux qui ont été battus, les révolutionnaires, préfèrent leur défaite, cent fois, à un tel succès.

Voici, sans détails trop longs pour votre petit format, comment la scission s'est consommée.

La question Defuisseaux a été le tapis sur lequel s'est jouée la partie engagée. Vous ne tenez pas à entrer dans cette question personnelle, je me contenterai de poser ce dilemme.

Ou Defuisseaux restera fidèle à la Grève générale et révolutionnaire qu'il n'a cessé de défendre, ou il trahira à son tour. S'il nous est fidèle, s'il n'a pas d'ambition, il va tâcher de donner aux scissionnaires des conseils et du dévouement pour amener le triomphe de la Révolution sociale, sa première besogne doit être de rentrer dans les rangs, de lutter en soldat, non en chef. S'il nous trahit, les travailleurs qui se servent en ce moment de son nom, le chasseront, le répudieront comme ils font des lâches ambitieux du conseil fédéral, et eux, ils resteront fidèles à l'œuvre révolutionnaire.

Dans les deux cas, cet homme aura été utile en démasquant les traîtres, en cela, il a fait son devoir et nous souhaitons qu'il continue.

Le Conseil général, qui siégeait à l'ouverture de l'assemblée, a été obligé de se retirer après avoir rendu compte de son mandat.

Lui seul a pu parler sans interruption sur le sujet en litige. Verrycken, l'ex-anarchiste, Volders, le beau lutteur qui fait de lui son propre

Dieu, Ansele, le plus grand homme du jour parce qu'il a fait six mois de prison avec appointements fixes, ont daubé sur l'absent qu'ils ont chargé de toutes les infamies dont ils sont eux-mêmes coupables.

Thonar, l'ex-Vulcain (plus bête que méchant) a empêché à Conreur de parler et des protestations indignées s'étant élevées, la séance a dû être levée.

La séance de lundi a été nulle, car après le réappel, la plupart des délégués se sont retirés, laissant le Conseil général et ses amis maîtres de la place. Ils en ont profité : on a combattu la grève générale, le Conseil général continue à siéger à Bruxelles (centre d'intelligence) un congrès aura lieu *plus tard*, quand le conseil général le trouvera bon, malgré la majorité qui le demandait à Mons, à la Pentecôte.

Ces gens-là montrent bien ce qu'ils feraient du suffrage universel, une arme à leur profit.

Aux travailleurs, maintenant, à voir quelle est la route qu'ils doivent prendre, et à la suivre jusqu'à l'anéantissement complet de la société capitaliste.

A. B.

PAS DE PITIÉ!!.....

Il arrive bien souvent, lorsque dans notre exposé oral des maux qu'engendre la bourgeoisie et des moyens qu'il importe d'employer pour y remédier, nous nous laissons entraîner par la colère et la haine, que certains prolétaires auditeurs jettent un grand cri de réprobation comme pour faire entendre que les moyens mis en avant par nous, sont par trop violents, par conséquent par trop malhonnêtes — pour ne pas dire criminels.

Oui, il arrive bien souvent que des cris de répugnance émanant même des producteurs volés, s'adressent à nos paroles de guerre contre la bourgeoisie, maîtresse de nos productions accumulées.

Il est aisé à concevoir que les travailleurs, n'acceptant pas momentanément nos armes de combat, sont de ceux qui n'ont qu'une faible connaissance de tous les maux qui, causés par la rapacité de la bourgeoisie, dévorent la société; si, cependant comme nous, ces ouvriers avaient quelque peu conscience de la situation qui leur est faite, tout autre serait leur réponse, leur mépris se transformerait bien vite en sympathie.

Disons d'abord pourquoi nous préconisons les moyens révolutionnaires.

Lorsqu'on constate qu'on dépense vainement nos forces dans la lutte pour notre émancipation, lorsqu'on remarque que le fruit de nos efforts sur le domaine politique est chaque fois un nouveau boulet à traîner; lorsqu'on voit que la bourgeoisie ne nous affectionne que quand on l'appuie dans ses intérêts, et qui, par expérience on peut prouver que nos frères de travail deviendront des Tolains, une fois élus; en somme, quand on est témoin que tout ce qui surgit du parlementarisme, du gouvernementalisme et de l'abject fonctionnarisme est toujours l'opposé de ce qu'on en attendait, il est million de fois raisonnable, poussés par l'impatience, d'avoir recours aux moyens expéditifs. Nous repoussons le suffrage, parce qu'il produit des maîtres et que notre cœur bat pour leur suppression; nous repoussons la conformité à la loi, parce que se conformer à la « loi » c'est se conduire selon le désir des bourgeois, nos ennemis; nous repoussons le pouvoir, parce que le pouvoir est toujours et ne peut être que la volonté imposée de quelques-uns au reste de la société.

Les chambres syndicales, les sociétés de coopération, les comités électoraux, les sociétés de libres-penseurs, les boulangeries économiques, les fourneaux économiques et autres moyens prétendus d'émancipation nous les repoussons parce qu'ils n'ont pas et n'auront jamais la puissance nécessaire à atténuer ou à supprimer la sauvage gloutonnerie des capitalistes.

Nous les repoussons, non-seulement parce qu'ils ne sont que des moyens inefficaces, mais encore, parce que la bourgeoisie les louange. Et tout ce qu'elle aime, ne peut jamais être que

des chocs à notre vie de parias.

Des siècles de combats ont été vains, des milliers de batailles sanglantes n'ont jusqu'ici presque rien fait naître de favorable aux opprimés, tout simplement à cause de la faiblesse des moyens qu'on a employés contre l'ennemi féroce.

Il est vrai qu'on a par la révolte terrassé un vil ennemi, mais cette chute ne nous a rien donnée, puisque cet ennemi terrassé a été remplacé par un prétendu ami devenu par la corruption du pouvoir un ennemi plus féroce que celui vaincu. Dans l'avenir le même fait se reproduirait, si de nouveau nous luttons sur le champ politique pour cet idiot « ôte-toi de là que je m'y mette ».

Assez de moyens pacifiques, assez de luttes pour le « stupide partage » de galons, pour la ridicule mission des mandataires; plus d'intermédiaires, agissons nous-mêmes pour l'accomplissement de tout ce qui peut être utile et agréable à tous.

Le sentimentalisme dans la lutte est bien souvent une cause d'échec. Bronzons nos cœurs et nous ne lutterons que mieux. Dans la guerre contre les Vanderlik, les Rothchild ayons toujours présents à notre mémoire les inqualifiables forfaits. N'oublions pas les 35,000 assassinés de la semaine sanglante, les terribles explosions de grisou dont nous sommes victimes; n'oublions pas non plus les 120 cadavres sortant des houillères de l'Agrappe en 1879, les victimes de Mars 1886 : les fusillés et les incarcérés par ordre de Vandersmissen, plat valet des bourgeois; n'oublions ni les carbonisés de St-Etienne, ni les victimes d'Amercœur, de Quaregnon, etc., etc... Oui, ayons toujours présents à notre esprit ces affreux crimes dus ou à la négligence des exploitateurs ou à leur cupidité insatiable. Ces milliers de travailleurs couverts de guenilles, sans le sou, sans la croûte, sans taudis, ne doivent leur misérable sort qu'aux voleurs que l'Etat prend sous sa protection. N'oublions rien, armons-nous de tout : du souvenir et de la colère.

Donc, chers frères, il faut pour que nous puissions de la prochaine conflagration sortir libres et heureux, frapper fort, il ne faut plus que nous fassions la grosse bêtise de nous laisser désarmer par la « Pitié ». En frappant, criez avec nous : « pas de Pitié ! »

LA CIVILISATION

POÉSIE

Il est un état qu'on décore
Du nom de civilisation,
Mais pour le peuple je déplore
De cet état les corruptions
La science et les arts étalent
Leurs produits brillants à nos yeux;
Mais c'est le supplice de Tantale
Pour les pauvres et les malheureux.

L'opulence va de fêtes en fêtes
Etaler la soie, les bijoux;
Quand des pauvres sans pain, nue tête,
Sans souliers, marchent dans la boue.
La prostituée y étale
Les fruits de sa dégradation,
Quand des anges au front virginal
Manquent de pain à la maison.

Tous les produits de l'opulence
S'étalent aux yeux émerveillés,
Quand l'ouvrier dans l'indigence
Est obligé de mendier.
On y voit des escrocs très riches
Grands escamoteurs de millions
Habiller de dentelles, des biches;
Quand la vertu marche en haillons.

L'on y voit de beaux édifices
Coûtant des centaines de millions;
Mais les rues sont pleines de police,
Pour le peuple on fait des prisons.

Les gouvernants, pleins d'arrogance,
Si l'humble réclame ses droits,
Sont toujours pleins de déférences
Pour l'opulent voleur adroit.

Je dis que le sort du sauvage
Passant sa vie dans les Pampas,
Dans les bois et sur les rivages
Est plus heureux que les forçats
Que nous nommons hommes de peine
Ouvriers dont le sort dépend
D'un caprice, ou de la haine
Du premier venu l'employant.

ROCH GERMAI.

L'ARGUMENT DU CAPITAINE

Il existe déjà un certain nombre de rengaines que nos contradicteurs nous servent chaud avec un sangfroid admirable dans le but de nous embarrasser; parmi ces sempiternelles rengaines, la meilleure est la question du capitaine.

Que celui des anarchistes auquel on ne l'a pas fait au capitaine lève la main!... voici l'argument :

— « Mais, Monsieur, dit un bon bourgeois, il faudra bien un capitaine pour commander la manœuvre d'un navire; sans cela les matelots voudront aller chacun de leur côté ».

Et le bon bourgeois ajoute généralement : « Vous voyez bien, monsieur, que l'anarchie est une utopie ! »

Pour notre part, nous avons toujours répondu à ces argumenteurs adorables : « Il existe un moyen, *Monsieur*, de concilier les choses. Si nous ne vous pendons pas le jour de la Révolution, nous vous nommerons capitaine ! » Et le monsieur de faire une tête!...

Les journaux nous ont appris la perte en vue de Dieppe, du vaisseau « *Victoria* » venant de Newhaven; et ils ont attribué l'accident, qui a causé la mort de 11 personnes, à une erreur du capitaine Clarke, qui aurait cru entrer à bon port alors qu'il naviguait sur des rochers.

Il faut connaître la discipline, idiote du bord, pour savoir que si même tous les matelots avaient été certains du danger, aucun n'aurait osé le conjurer, parce qu'il se mettait en état de désobéissance et que même pour une observation, le capitaine pouvait lui brûler la cervelle.

Il faut aussi connaître le sangfroid et la profonde science pratique des loups de mer pour être persuadé que si le capitaine n'avait pas existé avec son « droit de vie et de mort » et que sa place eût été occupée par un *camarade*, par un simple marin, savant et affable, l'égal des autres, ceux-ci lui auraient d'avance indiqué le danger qu'il pouvait ne pas voir, et le « *Victoria* » n'aurait pas fait naufrage.

Ce commandement exclusif qui fait de celui qui le possède un tyran prétendant à l'infailibilité, est une des monstruosité du régime autoritaire.

Et l'argument du capitaine, est le plus bête de toute la collection.

MOUVEMENT SOCIAL

BELGIQUE

PLOEGSTEERT (Flandre occidentale). — Le journal « *La Liberté* » a été vendu, le 17 avril, pour la première fois dans cette localité où le fanatisme est à son comble. MM. les arlequins libéraux et catholiques constateront avec un vif chagrin que les fruits de leur charlatanisme s'émettent sous les coups de la propagande anarchiste, — le marteau de la vérité, — qui vient de pénétrer dans le théâtre sur lequel ils ont depuis trop longtemps déjà joué un rôle profondément défavorable à la classe des travailleurs. Il n'est pas trop tôt que les ouvriers de cette localité sachent ainsi que ceux des villes que, pour se faire libres, il faudra en finir par la force mise au service du droit avec la bourgeoisie multicolore qui prône « l'Etat », parce qu'il est son grand protecteur.

Nous apprenons de source certaine qu'un nouveau groupe de propagande anarchiste y est en voie de formation, dans le but principal d'introduire les idées nouvelles de la vraie « Justice » dans les deux Flan-

dres, en distribuant de temps à autre des vieux exemplaires de journaux anarchistes et en expédiant par la voie postale des imprimés révolutionnaires aux adresses que les membres du groupe recueilleront dans leurs excursions. — Courage, compagnons.

MENIN. — Dans cette localité aussi les journaux anarchistes viennent de s'y introduire; les exploités les ont bien accueillis. Allons, ça marche!

FRANCE

ARMENTIÈRES. — On parle beaucoup en ce moment d'une grande conférence que les anarchistes armentierois ont l'intention d'organiser et de l'arrivée prochaine de Louise Michel qui devrait y prêter son concours.

Tous les anarchistes de Roubaix sont invités à la Réunion qui aura lieu le dimanche 1^{er} mai, à 11 h. du matin, au Bas rouge, au Pile. ORDRE DU JOUR : Groupements et questions diverses.

Pour le groupe les Compagnons de Duval :

DECAMPS,
122, rue de l'Omelet,
à Roubaix (Nord).

LILLE. — Le compagnon Tortelier a organisé une conférence publique et contradictoire, le 17 avril, en la salle du Grand St-Esprit; il y a eu succès. — Comme on le voit, en France comme ailleurs, les travailleurs éclairés ne se découragent pas dans la lutte pour la conquête de leurs « droits ».

ALLEMAGNE

Des troubles ont éclaté à Zülchow, près Stettin, dans la journée du 16 avril. L'appel des recrues venait d'avoir lieu. Un jeune homme non astreint au service militaire avait pénétré dans le local où siégeait la commission militaire et y avait fait du bruit. Expulsé, il était rentré furieux et s'était mis à casser les vitres. Arrêté, il fut conduit en prison par des gendarmes. Trente à quarante jeunes gens se ruèrent alors sur les gendarmes pour délivrer leur ami. Divers agents de police étant venus au secours des gendarmes, ils furent à leur tour attaqués par les recrues. La police et les gendarmes ayant fait feu, une mêlée terrible s'ensuivit, les jeunes gens risquant et bombardant leurs adversaires avec des pierres. La force publique resta maître du champ de bataille, mais sans pouvoir opérer d'arrestation. Il y a eu des blessés des deux côtés. Une instruction est ouverte.

SUISSE

L'International Arbeiter-Verein (Berne) a fêté dernièrement l'anniversaire du 18 mars. Un compagnon a tracé en vifs termes le mouvement de l'année dernière en Belgique, à Liège et dans le bassin de Charleroi, et a fait ensuite un appel aux compagnons pour venir en aide aux compagnons WAGNER et RUTTERS. La collecte faite de suite a produit la somme de fr. 13,60. Ils ont décidé de faire dorénavant à chaque séance des appels pour venir en aide aux familles des victimes. Lundi dernier, une collecte faite pour les compagnons de Vienne a produit la somme de 4 fr. 70. Nous voudrions aussi faire une collecte pour notre ami.

ÉTATS-UNIS

Les chevaliers du Travail. — Ces braves « chevaliers », fiers de posséder un roi, pensent déjà à augmenter sa liste civile, afin d'accroître ainsi son prestige et en même temps celui du parti qu'il gouverne. Les honoraires qu'on lui votait jusqu'à maintenant, — 500 fr. par semaine, — ne paraissent pas suffisants; on parle de lui en donner 600, pas tout à fait cent francs par jour! Pauvre roi Powderly! Mais, peut-être, connaît-il quelque truc pour augmenter ses petits revenus. « Il est des accommodements avec les compagnies. » (Le Révolté.)

La République bourgeoise est venue ajouter une nouvelle bassesse à toutes celles commises déjà. Elle a signé un traité d'extradition avec la Russie, d'après lequel tout réfugié politique ayant participé d'une manière quelconque à tuer quelque gredin du gouvernement russe peut être extradé.

Il s'est enfin trouvé 2000 Américains pour protester contre cette bassesse. Hartmann a parlé dans un meeting et a fait ressortir les conséquences probables de cet ignoble traité. (Le Révolté.)

LA TRIQUE VERVIÉTOISE

Fabrique Henrion

Voici les détails que nous annoncions relativement au commencement de grève qui a éclaté il y a quinze jours.

Le samedi 9 avril, on fit travailler les ouvriers et ouvrières jusqu'à minuit. Une quinzaine environ de tisserands quittèrent à 7 heures, protestant ainsi contre cette veille forcée. Comme les fêtes de Pâques tombaient le lendemain et le lundi, ce ne fut que le mardi que les ouvriers retournèrent pour reprendre le travail. Lorsqu'ils arrivèrent, les tisserands en question trouvèrent la courroie de leur métier à bas de celui-ci.

Ils attendirent le jeune patron, le grand Auguste, bête comme ses pieds; celui-ci ne voulut rien écouter, il fallait s'en aller.

Ils allèrent alors trouver le monteur d'étoffes, Beaufays, qui ne voulut pas davantage les écouter. Il a peut-être oublié qu'il fut jadis au pilori de la grève Garot, sur le Mirabeau. En tous cas, il n'a pas changé d'habitudes.

Et le jeune patron, qui ne sait rien faire que tromper les filles, et dont son père dut jadis se débarrasser en l'expédiant en Australie! Il en est revenu sauvage.

Les ouvriers durent donc partir; mais il se trouva naturellement des crève-la-faim pour les remplacer.

Tant qu'il y en aura, tant que les grévistes ne comprendront pas qu'ils doivent faire des grèves révolutionnaires ou n'en pas faire, les patrons pourront impunément rogner les salaires et faire travailler autant d'heures qui leur plaira, puisqu'ils sont sûrs de trouver des hommes, autant qu'il leur en faut, pour les aider à maltraiter les récalcitrants.

Bagne Petit frères

La grève continue. Les ouvriers ont eu, dimanche 24 avril, une réunion à laquelle assistait le maître-fleur de la fabrique. Interrogé sur le point de savoir si les ouvriers pouvaient gagner leur vie aux conditions imposées, il a répondu non. Nous reviendrons sur ce fait.

Grève Beaupain

Le sieur Beaupain, fabricant de chaussures, dont nous avons signalé une fois la façon d'agir vis-à-vis de ses ouvriers, vient de donner une nouvelle preuve de sa rapacité. Pour mieux faire accepter les amendes qu'il impose aux malheureux qui sont forcés d'aller travailler chez lui, il avait promis de rendre ces amendes dans un tant pour cent sur le travail, dont la date était justement échue ces jours derniers, mais au lieu de donner ce tant pour cent, il afficha un nouveau règlement où il était dit qu'il supprimait une partie des amendes, mais qu'il ne donnerait pas le tant pour cent.

On voit d'ici le truc.

Les ouvriers refusèrent et se mirent en grève. Ils firent entendre au patron qu'ils ne reprendraient le travail que lorsqu'il aurait payé leurs retenues et qu'il aurait aboli les amendes. Celui-ci accepta, sauf une amende qui serait retenue à ceux qui arriveraient après 7 1/2 heures le matin, et qu'il leur payerait les retenues dans quelques semaines. A ces conditions, les ouvriers acceptèrent.

Maintenant, ce peu scrupuleux exploitateur s'exécutera-t-il? Bien hardi celui qui oserait l'affirmer. Les ouvriers ont déclaré qu'en cas contraire ils quitteront le travail de nouveau.

LE FOUET

Du Groupe LA LIBERTÉ de Lize-Seraing

Tilleur, le 8 avril 1887.

Citoyen rédacteur de la Liberté,

Dernièrement, une grève éclatait parmi les ouvriers pudleurs de la Société anonyme de Sclessin, à Tilleur.

La direction proposa à cet effet aux ouvriers de se choisir deux délégués pour entrer en relations avec eux, ce qui fut accepté. Deux délégués furent choisis parmi les plus intelligents, et le lendemain ils entrèrent en relations avec le directeur-gérant Dewandre.

Les délégués réclamèrent : 1° Une augmentation de 30 centimes sur les mille kilos de fer

ébauchés, c'est-à-dire de porter le mille à fr. 4-65 au lieu de fr. 4-35;

2° Que l'outillage fut tenu en bon état de réparation, ainsi que les fours, et de la vapeur suffisante pour marteler et laminier leurs chaudes quand elles sont prêtes;

3° Ils réclamèrent en outre la suppression des amendes pour déchets, qui sont : de 2 francs quand l'ouvrier ne fournit point un rendement de produit de 258 kilos à la fournée; de 5 francs pour chômage; et de 7 francs pour frais de charbons nécessaires pour l'entretien du four quand l'ouvrier s'absente, et d'être payés à date fixe ou par quinzaine.

Une seule chose a été acceptée : c'est celle concernant l'outillage et la vapeur, toutes les autres furent repoussées malgré leur juste valeur.

Le travail fut donc repris, mais malgré nous, délégués, et savez-vous par qui? par ceux-là mêmes qui avaient poussé à la grève et qui nous choisimes comme délégués; et ces lâches sont en grande partie affiliés aux ligues ouvrières. N'était encore rien de cela, s'ils ne nous avaient pas lâché, mais il n'en a pas été ainsi, nous qui, malgré notre répugnance pour la grève, et ayant été choisis comme les représentants des intérêts de tous, nous n'avons pas failli à notre devoir, vu que les réclamations étaient justes et de bon droit. Voyant cela, pour ne pas m'attirer la vengeance de mes patrons, j'ai repris mon livret et suis allé travailler ailleurs.

Une chose aussi qui m'a stupéfié, ce fut le lendemain de la reprise du travail, quand je lus le journal le *Peuple*, qui annonçait dans ses colonnes : « Les ouvriers de Sclessin ont repris le travail et ont eu gain de cause », chose qui est un grand mensonge, surtout qu'il vient d'un journal qui se dit représentant les intérêts des travailleurs.

(S.) UN DÉLÉGUÉ AYANT TRAVAILLÉ QUINZE ANS A LA SOCIÉTÉ DE SCLSSIN EN QUALITÉ DE PREMIER PUDLEUR.

Un meeting très intéressant a été tenu à Seraing, Salle Dourey, le dimanche 24 avril. Très intéressant surtout par son caractère contradictoire, par la liberté absolue de parole que les organisateurs, les métallurgistes de Seraing avaient accordé aux anarchistes. C'est la première fois que cela arrive dans cette ville, et nous sommes sûrs, vu le succès obtenu, que cette manière de faire sera désormais suivie.

L'ordre du jour était : *La grève générale*.

Le citoyen SMEETS, qui préside, aborde la question après avoir engagé l'auditoire au respect de la liberté de parole. Pour moi, dit-il, la grève générale signifie la Révolution. Il y a deux moyens en présence pour la faire. Former des coopératives et attendre que nous ayons assez d'argent pour nous croiser les bras, et au train dont cela marche, il nous faudra au moins dix ans, et nous ne pouvons, aucun, attendre jusque-là; ce moyen est donc mauvais. L'autre moyen, c'est de faire la grève immédiate, c'est ce qu'il faut. Rappelons-nous les événements spontanés de mars, si les Borains se lèvent, levons-nous.

Le citoyen MOREAU, de Bruxelles, est d'un autre avis. Les syndicats sont la base d'une société future : nous voulons arriver au collectivisme ou au communisme. Le moyen : la grève générale, mais il nous faut d'abord être bien organisés, c'est pour cela que nous ne la voulons pas immédiate.

Le compagnon WYSMAN, de Bruxelles, déclare que les anarchistes sont partisans de la grève générale comme le comprend le compagnon Smeets. Il est impossible d'en fixer l'époque, parce qu'une révolution ne s'organise pas, elle éclate sans qu'on s'y attende.

Si nous entreprenons une telle lutte, il ne faut pas que cela soit pour revendiquer des réformes qui, établies dans d'autres pays, ont été reconnues anodines. Surtout, soyons ennemis déclarés de la bourgeoisie et, sous prétexte d'élire des mandataires, n'acceptons pas de compromission avec elle.

On nous parle de remplir des magasins et les

magasins sont pleins du produit de nos labeurs. Lorsque la grève générale éclatera, nous n'avons donc qu'à reprendre ce qui est notre propriété à tous, au lieu d'en laisser encore profiter la bourgeoisie. Le parti ouvrier a fait sa besogne en levant la masse ouvrière, qu'il fasse maintenant place à ceux qui feront comprendre aux hommes qui se sont levés que ce n'est pas le suffrage universel qu'il faut revendiquer, mais une transformation complète de la société c'est la *désorganisation* de la propriété individuelle. La France républicaine expulse d'un département le citoyen A. Defuisseaux, républicain et partisan du suffrage universel. Ce suffrage est donc sans efficacité pour empêcher le mal.

Le citoyen Moreau réplique : Le parti ouvrier est d'accord avec les anarchistes, excepté quant au suffrage universel et à l'idée gouvernementale nous l'avons dit déjà à nos amis les anarchistes, l'anarchie est notre idéal, et s'il y avait un Dieu devant lequel je me prosternerai, ce serait devant celui-là. Mais il faut faire l'éducation de la masse, c'est ce que nous faisons.

Wysman : L'éducation de la masse se fait par la révolution elle-même. Les preuves abondent : La révolution de 1789 a fait l'éducation républicaine; des événements de mars 1886 est née l'éducation que nous poursuivons aujourd'hui.

Le compagnon Fils, de Verviers, fait ressortir que des deux systèmes en présence, la grève générale *pacifique* dans le but de revendiquer le suffrage universel doit être rejeté tandis que nous devons acclamer la grève générale *révolutionnaire* qui doit supprimer la société actuelle.

Le citoyen Smeets lève la séance après avoir remercié les orateurs et déclaré qu'il est d'accord avec les anarchistes quant à la grève générale, mais qu'il se propose d'organiser un second meeting contradictoire, dans quinze jours ou trois semaines, pour y entendre développer : *la société au lendemain de la révolution*. Cette proposition est acclamée.

Nous avons pu constater que le citoyen Moreau est, du fond du cœur, aussi révolutionnaire que nous. Mais pour ne pas parler contre son parti qui préconise les moyens pacifiques, il a été obligé de se modérer lui-même en nous contredisant.

L'assemblée s'est séparée aux cris de : *Vive la Révolution sociale*.

Nous extrayons d'une critique littéraire, les quelques lignes suivantes qui dépeignent bien la moralité de la société bourgeoise. Cela a d'autant plus de saveur que c'est écrit par un bourgeois :

« Les Méridionaux sont polygames », nous dit M. Alphonse Daudet, dans *Numa Roumestan*.

« Ceci est d'autant plus vrai, que tous les hommes le sont, peu ou prou — sinon de fait, au moins d'intention. Les hommes du Nord, ces barbares, rebelles à toute poésie — ce sont les gens du Midi qui le disent — sont ni plus ni moins que nos compatriotes qui ont reçu un léger coup de soleil sur la tête, des admirateurs très fervents de la beauté blonde ou brune, en dépit de leur prétendue froideur.

« Par contre, si les hommes sont entachés de ce joli péché qui n'est en somme que le *vœu secret de la nature, laquelle ne tient guère compte des lois et des conventions humaines*, les femmes, pour ne pas leur faire honte, s'empressent de leur rendre la pareille et cultivent la polyandrie avec ardeur. Cela va de soi, il serait même impossible qu'il en fût autrement, puisque le nombre des femmes, dans les heureux pays civilisés où nous avons la joie de vivre, n'excède pas d'une manière sensible le nombre des porteurs de moustaches. Pour que la polygamie fleurisse, il faut, c'est de toute nécessité, que ces dames s'y prêtent en faisant à la fois le bonheur de plusieurs adorateurs.

« C'est donc un prêt pour un rendu, et les deux sexes n'ont par conséquent rien à s'environner ni à se reprocher.

« Le grand malheur est que la chose étant radicalement contraire à notre état social, sinon à nos mœurs, les sages seuls en font une juste et saine appréciation, et que la polygamie légi-

time étant interdite, c'est à l'illégalité que l'on a recours. D'où une *effroyable hypocrisie*, et le drame côtoyant le vaudeville dans les relations de la vie amoureuse. »

C'est dire que « notre état social » est contraire « au *vœu secret de la nature* ». C'est pourquoi nous préconisons *l'union libre des sexes*.

LES RENTES DU VIEILLARD

CHANSON NOUVELLE

Paroles de G. Alsters. Musique de A. D.

I

Malgré mon dur labeur, mes années de souffrance
Je me vois sans appui dans la société,
Hier, mon vil employeur, voyant ma défaillance
M'a ravi le soutien de ma caducité.
Vos outils, me dit-il, dans les mains d'un jeune homme
Serviront beaucoup mieux mon coffre-fort béant
Allons, disparaissiez, votre lenteur, en somme
Sur le champ du travail me rend le cœur méchant.

REFRAIN

Malgré mes droits me voilà dans la rue
Trainant tristement la savate
En cet état grand homme à qui tue
Un exploiteur aristocrate.

II

Quand j'avais mes 20 ans, pour servir la patrie
Je quittai l'atelier pour courir les dangers
Amoureux du drapeau, j'aurais donné ma vie
Pour en sauver l'honneur contre les étrangers
En vrai déshérité, privé de la fortune
Je conçois aujourd'hui, que nous, pauvres forçats
Protégeons les bourgeois en vidant leur rancune
En nous donnant la mort dans les sanglants combats.

III

Journalistes vendus, arlequins politiques
Pour dompter l'ouvrier, pour aider le patron
Vous prônez constamment les vraies lois despotiques
Et même sans rougir vous semez à foison
Que pour le courageux il n'est pas de misère
Qu'ici-bas, l'affamé est légal du richard
Blagueurs!... ignorez-vous que le patron vipère
Au travailleur usé, donne l'affreux trimard!

IV

Soyez chair à canon, soyez chair à machine
Bons travailleurs des champs, forçats des ateliers
Produisez, bûchez fort, courbez toujours l'échine
Affrontez le grisou, vous aurez pour lauriers
« Les Rentes du Vieillard », du pauvre invalide
La mort sur un chemin ou sur un vieux grabat
Dans un lieu isolé, un calottin fétide
En chantant en latin, jettera le forçat.

NOTA. — Paraîtra sous peu en musique « Les Principes d'un Révolté », du même auteur, qui sera suivie d'une autre chanson : « Les Misérables », quelque temps après.

CORRESPONDANCES

Paris, 5 avril 1887.

Le groupe anarchiste Italien de Paris « *Les Intransigeants* » après avoir traduit en italien et fait tirer à quinze mille exemplaires la défense du compagnon Duval et celle des sept anarchistes de Chicago condamnés à mort, vient de recevoir, de la gare de Madane, mille de ces exemplaires que la douane de ce pays refuse de laisser entrer en Italie.

La police du roi Humbert (le dernier) a tenu, comme toujours, à se montrer aussi bête que vile puisque 10.000 exemplaires de cette brochure avaient déjà passés la frontière et étaient en circulation dans les campagnes italiennes.

Nous crachons au visage de ce dernier des rois et de ses sbires, et malgré toutes les persécutions dont ils accablent les anarchistes nous les démasquons et ferons connaître au peuple italien ses véritables intérêts qui sont l'expropriation du sol sans phrases et l'abolition de toutes les lois et de toute autorité.

En même temps nous faisons connaître aux compagnons, que nous, anarchistes italiens à Paris, pour ne point retomber dans les erreurs des révolutions passées qui, toujours ont profité à quelques individualités ou à quelques castes, et non aux masses qui les avaient faites dans le but d'avoir leur bien-être matériel et moral, nous nous sommes réorganisés en groupe complètement autonome dont les membres ne subiront la dictature d'aucune personnalité, et nous n'obéirons seulement qu'à leur propre initiative.

Nous engageons les anarchistes italiens de ne pas perdre leur temps à se former des idoles, des chefs de groupes et surtout à ne pas former des congrès, qui toujours servent de piédestal aux ambitieux et d'officine aux mouchards.

Notre but est de propager l'expropriation par l'action violente et continuelle.

Nous nions toute suprématie individuelle, l'intelligence, appartiendrait-elle au plus vertueux des anarchistes, et marchons toujours de l'avant pour la *Révolution sociale*, qui n'admet devant le principe qui doit démolir cette vieille et gangreneuse société, ni individualité, ni personnalité.

Vive l'Anarchie.

Le groupe anarchiste italien de Paris
Les Intransigeants.

La publication dont il s'agit sera expédiée par notre ami Morel, 25, pass. de l'Elysée des Beaux-Arts, à Paris, contre le prix d'expédition. Avis à nos amis italiens que nous engageons vivement à se procurer cette excellente brochure de propagande.

Verviers, 13 avril 1887.

Compagnons,

C'est avec une joie indescriptible que je vois enfin arriver le jour de la Révolution qui ne peut être fort éloigné; quand vous parcourrez notre belle ville de Verviers, renommée jadis comme ville manufacturière et commerçante et où l'ouvrier dans le plus petit des taudis, il y a quelque dix ans, trouvait encore moyen de pourvoir à son existence.

Mais la marche des choses, la production toujours grandissante et l'appas de l'or de nos exploiters grugeant jusque l'os nos maigres échine déjà si anéanties par un travail au-delà de nos forces, vu le manque de nourritures et de vêtements, allons, travailleurs de toutes nuances, petits commerçants et roturiers de toutes espèces, assez d'humiliation, relevons la tête et préparons-nous à la Révolution qui doit être aux seuils de nos portes, pas de quartier à cette bande d'escrocs et de voleurs qui veulent nous anéantir et nous voler ce brin de force qui nous reste encore et triompher par la destruction, n'importe par quel moyen; ils leur sont tous bons.

Comme je le disais plus haut, compagnons de misère, relevons la tête pour détruire cette race sortie des seigneurs du temps de la féodalité qui s'accapare au moyen de l'or volé à la classe productrice qui va revendiquer ses droits; qu'importe aux petits ouvriers, s'ils succombent ils abrègeront leurs souffrances qui ne peuvent, avec le temps actuel, que s'empirer de plus en plus. Nos gouvernants, prêtres, exploiters de toutes espèces entassés dans un lac aussi grand que celui de la Gileppe ne paieraient pas de leur sang les souffrances qu'ils nous font endurer.

Alors cette vermine disparue, la terre, reprenant le bien volé, fécondera et des hommes énergiques s'uniront ensemble et formeront une solidarité universelle. Vive la Révolution sociale.

Petite Correspondance

C. J.; Seraing. — Reçu lettre et mandat.

Bruxelles. — Reçu mandat.

Londres, W. Grafton Str Fitzroy square. — Reçu lettre et mandat.

SOUSCRIPTIONS

en faveur de La Liberté

A la Réforme pour deux,
Frameries. Cercle En Avant,

fr. 1,00
» 1,80

LE RÉVOLTÉ

organe communiste-anarchiste

140, RUE MOUFFETARD, PARIS

se trouve dans toutes les aubettes de Verviers

Cinq centimes le numéro.

Verviers. — L'Editeur : J. DAVISTER, r. de la Montagne, 41.